

Le lancement de la passerelle de construction

Pont Alexandre III.

Parmi les travaux de l'Exposition, la construction du pont Alexandre III est certainement le plus intéressant de tous, tant au point de vue technique qu'au point de vue pittoresque.

Après les fondations élevées au moyen de caissons à air comprimé, première étape des travaux, il a fallu établir un pont roulant provisoire, destiné à la pose des arcs du pont lui-même. C'est la première partie de ce pont roulant qui vient d'être avancée et dont l'Abaille a déjà parlé, sur la Seine, en présence de M. Alfred Picard, commissaire général de l'Exposition de 1900, et du personnel supérieur de l'Exposition.

Le pont entier se composera d'une immense poutre droite de 180 mètres de longueur sur 6 mètres de largeur et 7 m. 50 de hauteur. Un treillis horizontal placé à la partie supérieure donnera une résistance plus grande contre l'action du vent, précaution utile depuis que les cyclones se sont mis à ravager les rives fleuries du fleuve. La moitié du pont a été lancée l'autre jour sur la rive droite; dans quelques semaines, on lancera la moitié de la rive gauche et l'on pourra aussitôt procéder à la pose des arcs. Si tout va bien et si un hiver trop rigoureux ne vient pas interrompre les travaux, le pont, dont la première pierre fut posée en octobre 1896 par Nicolas II, sera prêt bien avant la date fixée de décembre 1899.

A neuf heures, l'opération a commencé. Son intérêt consistait à ce que l'on avançât à trente mètres dans le vide une masse de fer de plus de 125,000 kilos.

Sur la rive droite, un large et solide chantier en bois dépassait un peu la berge du fleuve, était destiné à soutenir le pont roulant.

Une forte équipe d'ouvriers se mit à l'œuvre à huit heures. Trois heures après, tout est terminé, sans accident.

Quand l'autre moitié du pont roulant sera réunie à la première, il aura à peu près l'aspect de la passerelle de service pour les signaux de la gare Saint-Lazare.

Maintenant, pourquoi a-t-on employé ce système de construction du pont, au lieu des habituels pilons?

Ce n'est pas par pure caprice d'ingénieur qu'on a établi cette passerelle mobile, la plus grande qui ait encore été construite. Les nécessités de la navigation, qui est très mouvementée dans ces parages de la Seine, exigent que l'on conserve au milieu de la rivière et pendant toute la durée des travaux de construction un passage libre de 50 mètres de largeur; cela était pratiquement impossible avec un échafaudage en bois.

D'autre part, il n'y avait pas moyen de construire un pont de service continu sur pilons à cause de l'absence de piles, le pont devant être construit en une arche unique comprenant toute l'ossature de l'ouvrage. On s'est arrêté à une solution mixte consistant dans l'établissement de deux demi-ponts de service construits sur chacun des tiers de la largeur du fleuve plus rapprochés des rives.

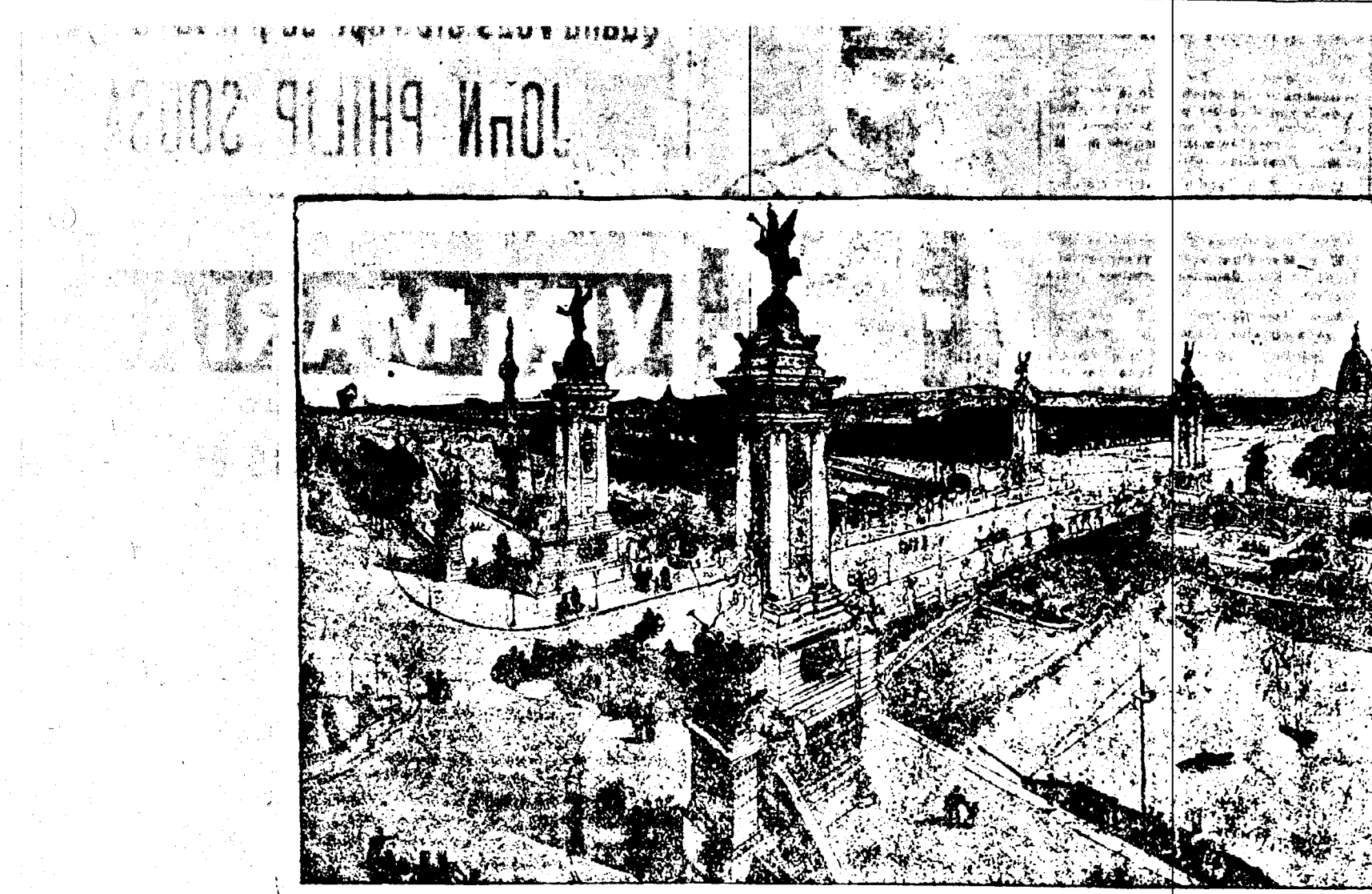
Le pont roulant embrassera toute la portée du fleuve, il servira au transport des pierres sur les échafaudages latéraux, sa grande utilité toutefois sera la construction de la partie médiane du pont comprise entre les deux demi-ponts de service.

Le pont roulera sur une double série de galets placés à chacune de ses extrémités, les voies se trouvant directement montées sur les culées mêmes du futur pont. Le mouvement de la grande poutre se fera parallèlement à l'axe de la rivière; toutefois cette dernière sera dimensionnée, il ne se fera pas de façon facile, c'est à la main qu'il se déplacera, des équipes d'ouvriers munis les uns de cordes et les autres de pinces, feront avancer le système sur un commandement soit en tirant sur les brins, soit en actionnant directement sur les roues. Pendant toute la durée des travaux on n'aura à procéder que huit fois au déplacement du système, puisque le pont Alexandre III se compose de quinze fermes et qu'il est possible de procéder au montage de deux arcs à la fois.

La construction des arcs du pont Alexandre III se fera à l'aide de rouvoirs en acier que l'on rapprochera les uns des autres à l'aide d'appareils spéciaux; on commencera à la fois par les deux extrémités et comme on procédera toujours à la pose simultanée de deux fermes, il y aura quatre chantiers ouverts en même temps qui tendront à se rejoindre deux à deux à la fin.

La pose des arcs terminée, on établira sur des fermes un plancher provisoire et on enlèvera la passerelle mobile devenue inutile.

Ceci se passera au printemps de 1899, pendant qu'on posera les pièces décoratives du pont, dont les maquettes dues aux meilleurs statuaires, sont déjà toutes terminées.



LE PONT ALEXANDRE III.

Devant le Cercueil.

Lorsque Cécile eut appris qu'André était mort, elle comprit aussitôt qu'il avait, avec lui, emporté tout ce qui vivait en elle, et que, désormais, la vie ne compterait plus. Une impérieuse résolution surgit alors de sa désespérance. Elle voulut le revoir encore une fois, le revoir tel que la mort l'avait laissé, afin que rien ne manquât à son deuil, et qu'elle pût s'y consacrer sans trouble; peut-être aussi, sur ce visage à jamais immobile et silencieux, recueillir-elle le pli d'une dernière pensée, un reflet du dernier regard où la clarté d'un dernier sourire qu'elle seule saurait surprendre.

C'était sa part de l'éternel adieu qu'elle irait chercher coûte que coûte.

Cécile ignorait qu'André fût marié. Elle venait de l'apprendre. Mais elle l'avait tant aimé qu'elle ne ressentit nulle révolte en elle à la suite de cette révélation soudaine. Toute son âme était prise par sa douleur.

Elle avait connu André trois ans auparavant. Il s'était établi entre elle et lui un amour rare qu'aucune lassitude n'effleura jamais, une communion constante, un bonheur infini où ils s'extasiaient. Souvent, André devait s'absenter; ses affaires, disait-il, le forçaient à voyager. Cécile le croyait, ne le questionnait pas, avait confiance en lui.

On ne soupçonna pas leur liaison. Leurs familles étaient étrangères l'une à l'autre. Seul, un ami d'André, l'ami nécessaire et choisi, avait été mis dans la confidence et recevait leurs lettres.

Ce fut lui qui annonça la terrible nouvelle à la jeune femme, et c'est sur lui qu'elle comptait au jour d'hui pour la suprême entrevue. Dès que l'idée s'en fut fixée en son esprit, elle lui écrivit de venir la voir. Cécile avait fixé le rendez-vous dans le petit appartement qu'André avait loué pour eux; elle était vêtue de deuil et avait entouré d'un crêpe le portrait du cher mort qui faisait face au sien.

Rien n'avait été déplacé depuis le jour où, trois semaines auparavant, elle l'espéra en vain, le jour où il s'était dit: atteint de la fluxion de poitrine qui l'emporta. Sur le guerrier, recouvert d'une blanche nappe, une théière et deux tasses, quelques gâteaux et un flacon à liqueurs attendaient de tomber à genoux, d'exhaler ses sanglots; André l'avait aimée, et elle aurait voulu le dire, le proclamer, pour qu'on laissât son cœur jeter librement sa plainte.

Mais elle se raidit contre cette pensée. Un mot arraché à son âme brisée, une défection de ses nerfs d'éplorée troubleraient la paix dans laquelle reposait André. Et sa mémoire s'en trouverait atteinte.

Il fallait donc qu'elle fût sa souffrance, car on la suspecterait, on se demanderait pourquoi elle se lamentait de la mort de quelqu'un qui devait lui être indifférent.

Où, le silence lui était commandé, si elle ne voulait point que la malheureuse veuve, devinant, la chassât de cette demeure où sa seule présence apportait le scandale d'une profanation dans la preuve de la trahison du mort.

Alors, elle regretta amèrement d'être venue, et ce fut une minute atroce où tout vacilla autour d'elle. Mais l'ami se dirigeait vers la chambre, et, comme inconscient, elle le suivit.

Au milieu de la pièce, posé sur deux chaises, le cercueil se détachait, brutal, acéré aux angles. De chaque côté priait une religieuse.

Elle ajouta, très-calme: — Oh! soyez sans inquiétude! Je serai forte, je vous le jure; je sens que je le serai! Il le faut pour lui... et pour elle... pour lui surtout, dont aucun soupçon ne doit atteindre le souvenir. Vous voyez bien, mon ami, que vos craintes restent sans motif.

Le jeune homme vit alors que la résolution de Cécile était irrévocable, et ne pouvant s'y opposer, il comprit qu'il n'avait plus le droit de s'y soustraire et que sa place était marquée entre les deux veuves.

Elle ajouta, très-calme: — Oh! soyez sans inquiétude! Je serai forte, je vous le jure; je sens que je le serai! Il le faut pour lui... et pour elle... pour lui surtout, dont aucun soupçon ne doit atteindre le souvenir. Vous voyez bien, mon ami, que vos craintes restent sans motif.

Le jeune homme vit alors que la résolution de Cécile était irrévocable, et ne pouvant s'y opposer, il comprit qu'il n'avait plus le droit de s'y soustraire et que sa place était marquée entre les deux veuves.

Il accepta donc la douloureuse mission.

Cécile l'accompagnerait le lendemain.

Ce ne pourrait être que sur la foi d'une équivoque, puisque toute présentation, quelle qu'elle fût, demeurerait impossible; mais quel homme de cœur ne l'absolrait lui-même à l'avance, en considération des motifs qui l'obligeaient à assumer la poignante responsabilité?

A l'heure convenue, le lendemain matin, une voiture s'arrêta devant la maison mortuaire; un homme et une femme en descendirent. Cécile était habillée de noir et une grasse voilette cachait son visage; il fallut monter au quatrième étage; sur le dernier palier, devant la porte entrouverte, la jeune femme s'arrêta un instant, les jambes chancelantes; la respiration lui manquait.

— Du courage! lui dit l'ami, inquiet.

— J'en ai.

Il poussa la porte et entra le premier; dans la salle-à-manger, trois hommes, debout, causaient à voix basse, tandis que, du salon, à gauche, partaient de longs sanglots et des gémissements bas; par instants des cris jaillissaient d'une recrudescence de désespoir, et une voix de femme s'y mêlait, pleurant aussi, consolatrice.

L'ami s'arrêta sur le seuil en s'inclinant devant la veuve dont les sanglots redoublèrent dès qu'elle l'eut aperçu, et près de lui, un peu en arrière, droite et froide, Cécile abaissa son front d'un mouvement très-lent.

Mais, en face de cette douleur qui éclatait au grand jour, elle faillit perdre l'implacable sang-froid qu'elle s'était juré. Elle, qu'on recevait là comme une étrangère, dont l'ami avait expliqué la présence en la disant sa parente, n'avait-elle donc pas le droit également de pleurer, de tomber à genoux, d'exhaler ses sanglots? André l'avait aimée, et elle aurait voulu le dire, le proclamer, pour qu'on laissât son cœur jeter librement sa plainte.

Mais elle se raidit contre cette pensée. Un mot arraché à son âme brisée, une défection de ses nerfs d'éplorée troubleraient la paix dans laquelle reposait André. Et sa mémoire s'en trouverait atteinte.

Il fallait donc qu'elle fût sa souffrance, car on la suspecterait, on se demanderait pourquoi elle se lamentait de la mort de quelqu'un qui devait lui être indifférent.

Où, le silence lui était commandé, si elle ne voulait point que la malheureuse veuve, devinant, la chassât de cette demeure où sa seule présence apportait le scandale d'une profanation dans la preuve de la trahison du mort.

Alors, elle regretta amèrement d'être venue, et ce fut une minute atroce où tout vacilla autour d'elle. Mais l'ami se dirigeait vers la chambre, et, comme inconscient, elle le suivit.

Au milieu de la pièce, posé sur deux chaises, le cercueil se détachait, brutal, acéré aux angles. De chaque côté priait une religieuse.

Le corps d'André était étendu là, enseveli déjà dans son linceul, le visage à découvert, livide et émacié, mais calme et les paupières closes.

Cécile avait brusquement saisi le bras de son compagnon et elle l'étreignit de toutes ses forces, demeurant maintenant immobile, les yeux secs et fixes.

Le jeune homme le sentait frissonner toute entière d'un tremblement fébrile, et tout-à-coup une angoisse le prit, car elle fléchissait. Allait-elle donc s'abattre sur le parquet, devant le cercueil? Mais elle se ressaisit vite; puis, tirant de dessous son vêtement une rose arrachée au dernier bouquet que lui avait apporté André, elle la laissa tomber dans la bière, et la fleur flétrie disparut avec les plis du suaire que l'ami, un instant interdit, ramena aussitôt.

La pauvre femme était affreusement pâle.

Toute sa vie croulait là, toute la joie de son cœur!

Alors, elle oublia tout le reste. Absorbée en leur existence passée, dont les plus petits incidents remontaient à son esprit avec des rapidités de vertige, il lui semblait que chacun d'eux emportait avec lui la minute qu'il lui avait fait vivre. Et ce fut ainsi jusqu'à ce que tout s'en fut allé, en un émiettement de tout son être, entre les quatre planches de chêne où gisait le mort, afin qu'il partît moins sent et put reposer désormais au milieu de leurs souvenirs.

Les plaintes de la veuve n'arrivaient plus que très-faibles, dans un épuisement d'agonie.

Soudain, dans l'ombre de cette chambre mortuaire où reposait celui qui lui avait été si cher, une hallucination étrange s'empara de Cécile. Un mystérieux rayonnement semblait s'épanche tout autour d'elle. Et elle crut voir, elle vit, elle vit... le visage de son pauvre André se tourner vers elle, elle vit ses yeux à jamais éteints se souvenir, elle vit qu'il lui souriait...

— Partons! dit doucement l'ami. Elle ne discernait plus rien à présent et se laissa conduire comme un enfant docile; mais, à peine assise dans la voiture, la malheureuse s'évanouit, et le jeune homme vit de gros gouttes de sang perlaient autour de ses lèvres bleues, qu'elle avait mordues cruellement pour les empêcher de proférer un mot, une plainte, un cri.

Interview de M. Cavaignac, l'ancien ministre de la guerre, publiée par l'Echo de Paris, au lendemain de sa démission:

— Comme je me doute bien, dit le ministre, pourquoi vous venez, je n'ai pas voulu vous faire attendre, mais vous comprendrez que, malgré tout mon désir de vous être agréable, je ne puis vous donner d'autre raison de ma démission que celle que j'ai invoquée dans ma lettre d'hier. Elle est courte, mais elle dit tout.

— Alors c'est uniquement à cause de votre divergence de vues avec vos amis du Cabinet sur la question de révision que vous avez pris cette résolution qui cause tant d'émotion dans Paris?

— Uniquement. J'estime plus que jamais que la révision de ce procès ne s'impose pas, qu'elle n'est fondée sur rien et qu'elle est souverainement dangereuse.

— Pourtant Monsieur le ministre, les membres du gouvernement dont vous faisiez partie paraissent décidés à la faire.

— C'est possible; mais retenez bien ce que je vous dis: si le gouvernement persiste dans la voie où il semble vouloir s'engager, il commettra une grosse faute.

C'est une suprême folie à laquelle je ne veux prendre aucune part. Vous verrez dans quel état sera le pays après ce nouveau procès.

Ma conviction est faite: elle est basée sur tous les documents que j'ai pris la peine d'examiner minutieusement; la culpabilité de Dreyfus ne laisse aucun doute et je persiste dans la résolution que j'ai prise de m'opposer à ce que l'on remette en question la chose jugée.

Un rédacteur de l'Echo de Paris a vu également M. Brisson, qui lui a déclaré que tous les membres du Cabinet sont, comme M. Cavaignac, convaincus de la culpabilité de Dreyfus.

DEFINITIONS.

L'amitié. L'amour n'est qu'une fleur qu'on effeuille, l'amitié est un fruit qu'on savoure.

L'amabilité. La voilette de la laideur.

Le cœur. L'aimant le plus puissant.

Jealousie. Microbe de l'amour.

La timidité. La lâcheté des braves.

La civilisation. La barbarie perfectionnée.

Plume. Petite arme en usage chez les peuples civilisés; parfois meurtrière, rarement inoffensive.

Argent. Ver rongeur des consciences.

Justice humaine. Une lanterne sourde.

L'Affaire Dreyfus.

Interview de M. Cavaignac, l'ancien ministre de la guerre, publiée par l'Echo de Paris, au lendemain de sa démission:

— Comme je me doute bien, dit le ministre, pourquoi vous venez, je n'ai pas voulu vous faire attendre, mais vous comprendrez que, malgré tout mon désir de vous être agréable, je ne puis vous donner d'autre raison de ma démission que celle que j'ai invoquée dans ma lettre d'hier. Elle est courte, mais elle dit tout.

— Alors c'est uniquement à cause de votre divergence de vues avec vos amis du Cabinet sur la question de révision que vous avez pris cette résolution qui cause tant d'émotion dans Paris?

— Uniquement. J'estime plus que jamais que la révision de ce procès ne s'impose pas, qu'elle n'est fondée sur rien et qu'elle est souverainement dangereuse.

— Pourtant Monsieur le ministre, les membres du gouvernement dont vous faisiez partie paraissent décidés à la faire.

— C'est possible; mais retenez bien ce que je vous dis: si le gouvernement persiste dans la voie où il semble vouloir s'engager, il commettra une grosse faute.

C'est une suprême folie à laquelle je ne veux prendre aucune part. Vous verrez dans quel état sera le pays après ce nouveau procès.

Ma conviction est faite: elle est basée sur tous les documents que j'ai pris la peine d'examiner minutieusement; la culpabilité de Dreyfus ne laisse aucun doute et je persiste dans la résolution que j'ai prise de m'opposer à ce que l'on remette en question la chose jugée.

Un rédacteur de l'Echo de Paris a vu également M. Brisson, qui lui a déclaré que tous les membres du Cabinet sont, comme M. Cavaignac, convaincus de la culpabilité de Dreyfus.

LE Petit Homme Rouge.

Fragments de mémoires.

C'est le soir même des terribles journées d'octobre que la Reine et moi, son humble servante, nous vîmes dans les deux couloirs du vieux Louvre cette effreuse figure dont aujourd'hui même encore à l'heure lointaine où j'écris ces lignes, je ne puis oublier les traits, ni, malgré tout, méconnaître la réalité.

Je raconterai d'autre part notre voyage de Versailles à Paris dans un torrent de têtes hideuses qui semblaient porter nos carroseries comme l'eau d'un fleuve une barque périlleuse. Têtes sanglantes et têtes sinistres, je vous vois danser autour de nous, les uns au bout d'une pique avec vos lunettes rigides et vos muscles torlus; les autres au niveau de nos visages, les yeux hagards et les bouches hurlant des injures.

L'horrible jour, froid, pluvieux, sombre!

Le soir même il fallut s'occuper de se loger dans les appartements des Tuileries qui n'avaient pas été chauffés depuis l'enfance de Louis XV. Tout y était dans un désordre sinistre. Le pauvre Dauphin, habitué à son palais de Versailles, se pressait contre sa mère, effrayé par ces murs délabrés.

— Teu! teu! est bien laid, maman, murmura-t-il.

Et Marie-Antoinette lui répondait: — Louis XIV logeait ici, mon fils, nous ne devons pas être plus difficiles que lui.

Dès que ses enfants furent endormis dans des lits préparés à la hâte, la Reine m'appela et me dit: — Venez avec moi, comtesse; le Roi est couché, mais pour moi je ne saurais dormir sans avoir parcouru ces appartements et m'être assurée que je n'ai pas à redouter le fer d'un assassin veillant, dans ces ténèbres contre les jours de Sa Majesté.

Je pris un bougeoir. C'était le bougeoir du coucher dans la chambre du Roi à Versailles, le long bougeoir de vermeil à deux bougies si ardemment ambitionné par les courtisanes, pour qui le tenir était un grand honneur; on l'avait emporté malgré le désarroi. Je pris ce bougeoir et je marchai devant la Reine, éclairant notre route nocturne à travers le palais sombre.

Les cent Suisses étaient campés dans la vaste galerie du centre, qui fut depuis la salle des maréchaux; de ce côté il n'y avait rien à craindre. Nous tournâmes dans un appartement qui donnait sur les jardins et sur la Seine. Il faisait clair de lune; certaines fenêtres conservaient encore les petits vitraux plombés du temps des Médicis. Leurs verres grossiers, en culs de bouteilles, laissaient transparaître une lumière vacillante qui tachait le visage de la Reine et me la montra soudain comme un fantôme en son vêtement blanc. Je me souvins que mes doigts tremblaient et que les bougies que je ténais pleurèrent sur le parquet.

— Vous avez peur! me dit-elle. Vous êtes plus brave tantôt. Et elle daigna ajouter: — J'ai été témoin de votre courage et de votre fidélité; je ne les oublierai jamais... si toutefois j'ai encore longtemps pour me souvenir.

— Oh, madame! m'écriai-je. Mais d'un geste doux et souverain elle m'indiquait une porte.

— Je ne sais ce qu'il y a de ce

côté-ci des appartements. Dans mes rares séjours à Paris je n'ai jamais été si loin.

Je jetai un coup d'œil par un des carreaux de vitre; nous dominions la Seine, et le vent faisait trembler, en les balançant, les grands arbres de la grève, mêlant leurs branches noires dans les rayons argentés de l'astre des nuits.

— C'est, me dit la Reine, que nous sommes à la porte qui fait communiquer le château avec la galerie du Louvre.

Un frisson involontaire me saisit. Il me semblait que derrière cette frêle planche aux moulures dorées et peintes par Coyvel, tout le vieux mystère du Louvre traquait et s'agitait. Je n'étais pas très savante en histoire de France; juste ce qu'on en apprend en même temps que sa généalogie; — mais je me rappelaï des récits terribles et des légendes sinistres. Ce palais, disait-on, était parcouru par des spectres étranges. Cependant la Reine me commandait d'ouvrir et d'une main tremblante je tournai le bouton de la serrure.

Un coup de vent me frappa au visage et faillit éteindre mes bougies; je les protégeai de la main en les élevant pour dissiper l'obscurité, leur faible rayonnement faisait remuer des ombres que je jugeais effrayantes; mais la Reine éleva la voix: — On aurait dû placer ici un factieux dont on fût sûr. Dieu sait jusqu'où ce corridor peut conduire!

Car nous distinguions maintenant une longue galerie qui semblait s'étendre à l'infini.

— Allons, dit Marie-Antoinette; il faut voir.

Et comme j'osai représenter à ma souveraine qu'il était nécessaire au moins d'appeler des gardes pour accompagner Sa Majesté, elle me fit signe de la suivre et s'avancèrent les premiers.

Cette partie du Louvre fut reliée aux Tuileries par les architectes de Louis XIV; elle était alors, par suite de transformations essayées, puis renoncées, un désordre et un chaos. Nous errâmes dans un dédale de corridors coupés de marches et faisant cent détours, rencontrant parfois de brusques escaliers en vis, semblant descendre au centre de la terre, et qui s'arrêtaient devant des baies d'anciennes portes murées. Les volutes sous lesquelles nous marchions étaient basses, gothiques, supportées par des bustes d'ammaux à faces de monstres. La Reine murmura d'une voix basse comme un soufuffle: — Nous sommes dans la partie qui n'a pas été touchée; c'est le vieux palais de Charles IX et d'Henri III. Ces pierres ont dû voir bien des événements.

A ce moment nous entendîmes distinctement un bruit léger à quelques pas de nous. Nous nous trouvâmes alors au centre d'une sorte d'étoile où venaient aboutir des couloirs obscurs. Le sentiment naturel de ce que je devais à ma souveraine vainquit ma faiblesse et je m'élançai devant Marie-Antoinette en élevant en l'air mon bougeoir de vermeil. Une forme livide apparut; semblant descendre à un des degrés taillés dans la pierre des murs; c'était une façon de petit homme vêtu de la manière qu'on représente les bourgeois du temps passé, avec des chausses à trousseau, une casaque tailladée et coiffé d'un chapeau à oreillière et à queue pendante. Mes tremblantes mains dirigeaient la lumière de son côté et nous vîmes qu'il était tout habillé de rouge.

Au cri que je ne puis reténir, cet être affreux, qui me parut avoir les traits d'un vieillard et la taille d'un enfant, leva la tête et remonta brusquement, d'un vif élan, les degrés qu'il était en train de descendre, nous le vîmes s'élever tout d'un coup comme s'il voulait donner de la tête contre la voûte et disparaître.

Marie-Antoinette était immobile et pâle; j'osai saisir sa main glacée.

— Rentrons, me dit-elle; rien d'humain ne nous menace en ces lieux. Vous doute que la Providence a voulu m'attirer jusqu'ici pour m'avertir par un signe des dangers qui menacent la monarchie.

— Votre Majesté pense donc...? — Que nous venons de voir le petit homme rouge, celui qui erre dans les détours du Louvre quand le roi de France est en péril. Je ne sais si votre croyance catholique nous permet d'ajouter foi à cette superstition; mais comment douter du témoignage de nos yeux?

Nous rentrâmes; elle impoisonnée, moi terrifiée. Tout dormait dans le château. J'aidai la Reine à se dévêtir sans ces étiquettes qui lui avaient tant pesé et je l'entendis murmurer comme à elle-même: — Je crains tout pour le Roi. Quant à moi je suis étrangère; ils m'assassineront; que deviendront nos pauvres enfants?

La douleur de cette Reine dans ce palais de désastres dépassait tout ce que les tragédies ont pu concevoir de terrible...

Je suis la dernière servante de la monarchie qui ai vu, de mes yeux vu, le petit homme rouge du Louvre.

DANS LES YEUX.

Les yeux sont des bassins d'eau changeants... Oh, parmi des frissons de notre jeunesse, à partille une fûte éparse de notes, Vives blanches qui vont vers un horizon d'or; Mais parfois certains grands anges couleur d'acier, s'immobilisent comme en quarantaine, le front de leur visage et de leur regard, se font de tels beaux yeux de l'éclat et du grand bleu qui perdent en eux des images à l'heure.